

Être soi-même

Il suffit d'entrer dans une librairie pour tomber sur un ou plusieurs rayons où sont exposés des livres intitulés « Être soi-même », « Oser être soi-même », « Comment être soi-même », etc. Tous ne sont sans doute pas inintéressants, mais si on les feuillète, on découvre qu'ils ont un point commun : ils supposent que l'expression « être soi-même » a un sens clair, et que la seule question intéressante est de savoir comment être soi-même, ou s'il faut ou non chercher à être soi-même... Mais cette expression, « être soi-même », est en fait loin d'être claire, et c'est lorsqu'on se demande ce qu'elle signifie que les philosophes interviennent.

Être soi-même est une expression que l'on emploie pour dire qu'un humain a *conscience* d'être une seule et même personne, d'être identique à lui-même. Les philosophes nomment cela l'*ipséité* (du latin *ipsus*). L'ipséité est davantage que l'identité (même si le mot identité est souvent employé au sens d'ipséité). On peut parler en effet de l'identité d'un objet (ce qui lui est propre, les caractéristiques qui le définissent), il a en effet une identité sans avoir une conscience de soi. Les philosophes grecs ont forgé une fable pour parler cette identité d'un objet, la fable du bateau de Thésée (que rapporte Plutarque). C'est un bateau dont on change d'abord une pièce, puis deux, puis trois, etc. Au bout d'un certain temps, on a changé toutes les pièces. Mais c'est encore le même bateau, celui de Thésée (cela parce que la structure du bateau reste en gros la même, que Thésée en est toujours le propriétaire, etc.). Un humain, lui aussi, a une identité, les caractéristiques objectives constantes qui le définissent (certaines d'entre elles sont portées sur votre carte d'identité, d'autres non, mais elles permettent aujourd'hui de l'identifier : son ADN par exemple ; d'autres sont plus changeantes, mais permettent quand même de parler du même individu, de le reconnaître : si je rencontre un quelqu'un 40 ans après l'avoir connu lorsque nous étions étudiants ensemble, il se peut que je reconnaisse son physique malgré les outrages du temps et une manière de parler, ou de rire, qui est toujours le même).

Mais un humain n'a pas seulement une identité, il a une ipséité. Parce qu'il est doué de mémoire, il a généralement conscience d'être le même à 20 ans et à 70 ans, malgré tout ce qui a changé en lui (et il en va de même d'un groupe social ou d'une nation, la France par exemple). Je dis « généralement », car il y a des cas où cette ipséité est absente ou problématique. Absente dans le cas de l'amnésie ou de l'aliénation mentale (quelqu'un peut avoir toujours la même

identité, le même ADN par exemple, mais ne pas avoir conscience d'être le même : il dit qu'il est Napoléon, par exemple, il a conscience d'être un autre, raison pour laquelle nous parlons d'aliénation mentale). Problématique, car il existe des troubles de l'identité (un individu se sent déchiré entre diverses tendances, à la limite il est Dr Jekyll le jour et Mr Hyde la nuit, ou aujourd'hui des adolescents se demandent quel est leur genre).

En dehors de ces cas, cependant, un individu a la conscience d'être le même. Imaginons qu'une personne vous dise « depuis l'âge de 20 ans, j'ai changé du tout au tout ». On pourrait lui rétorquer, comme l'ont fait certains philosophes, qu'il dit une absurdité, car s'il avait changé du tout au tout il ne serait plus le même, il ne pourrait même pas dire « je ». S'il peut dire « je », c'est parce qu'il peut raconter *son* histoire. Bien sûr, il a pu être animé par des tendances contradictoires, a pu et peut encore se sentir tantôt généreux, tantôt égoïste, etc., avoir été maoïste à 17 ans et diriger maintenant une multinationale – mais *en même temps* il a le sentiment d'être « le même ».

J'ai dit qu'un humain a le sentiment d'être le même parce qu'il se raconte (et qu'on lui raconte) son histoire. Mais on sait que cet acte de narration de soi-même est un processus très complexe (encore plus complexe quand il s'agit d'une nation). Pensez au fait que la mémoire peut forger de *fausses continuités* ou de *fausses discontinuités*.

De *fausses continuités*, comme on le voit dans les autobiographies et même dans la mémoire ordinaire de chacun, lorsqu'un individu homogénéise des épisodes de son histoire pour fabriquer une belle et harmonieuse continuité, alors que les épisodes en question peuvent être en partie dus au hasard des rencontres et des événements (on dira alors que ce que je pensais à 20 ans « annonçait » ce que je pense à 70 ans, ou que ce que je pense à 70 ans « parachève » ce que je pensais à 20 ans). On gomme ainsi soigneusement toutes les hésitations, les multiples errances, les impasses, les rebroussements, ou encore tout ce qui est dû aux circonstances contingentes, collectives ou individuelles.

De *fausses discontinuités* lorsqu'un individu interprète des épisodes de son histoire comme des évolutions, voire comme des révolutions, sans voir que sous le changement il y a une même structure qui demeure (Bourdieu faisait remarquer qu'on peut passer de l'extrême droite politique à l'extrême gauche, ou l'inverse, en gardant la même manière de penser, le même *habitus*, qu'on peut perdre la foi religieuse en restant un croyant, etc.).

Et même lorsqu'il n'y a pas de fausses continuités ou discontinuités, il peut exister un autre danger, celui de la dispersion, de l'éparpillement, de l'incapacité à reprendre sa vie dans une histoire relativement continue et cohérente (ce qui ne veut pas dire pour autant fictive), de l'impossibilité de hiérarchiser ses désirs et ses comportements (de se faire *un*) tout en faisant parallèlement un récit relativement unifié des épisodes de son histoire. Freud concevait la psychanalyse comme un traitement visant à reconquérir la synthèse et le récit d'une vie individuelle. Les névrosés qui allaient voir Freud souffraient tous d'une incapacité à synthétiser divers désirs (dont certains inconscients) et à recoller les épisodes disjoints dans un récit relativement continu, qui ne soit pas pour autant une unité factice. Le but de la cure psychanalytique était, aux yeux de Freud, de *faire advenir le je là où était le ça* (« Wo es war, soll Ich werden »). Dans le magnifique texte intitulé « Le cas Dora » (dans *Les cinq psychanalyses*) Freud écrit, après avoir dialogué une dernière fois avec Dora et constaté qu'elle n'avait plus besoin de lui, que Dora avait été « reconquise par la vie ».

* * *

Le processus de construction de soi-même (de l'ipséité) est donc un processus complexe. On sait qu'il peut comporter des accidents (troubles de l'identité), mais même en dehors de toute pathologie, il comporte des risques, aussi bien au niveau individuel que collectif. Je terminerai en évoquant quelques-uns de ces risques, plus précisément quatre d'entre eux.

1) J'ai déjà parlé plus haut du risque de *construction illusoire de soi*, soit par illusion de continuité, soit par illusion de discontinuité. Les historiens connaissent bien ce risque au niveau de la nation (on peut établir une fausse continuité en écrivant une histoire de la France qui est une légende, des Gaulois jusqu'à de Gaulle, en passant par quelques grandes figures ayant incarné l'amour de la France éternelle ; mais on peut établir aussi de fausses discontinuités : les historiens de la Révolution française, François Furet en particulier, ont montré comment les révolutionnaires de 89 et au-delà ont oublié tout ce qui préparait la Révolution française dès l'Ancien régime, le fait qu'elle n'est pas une rupture absolue, faisant table rase du passé). Il ne faut donc pas oublier que l'identité (ipséité) est toujours une *construction* par laquelle l'individu ou le groupe effectue une *synthèse de sa diversité interne*. Et comme toute construction, celle-ci peut être plus ou moins vraie ou illusoire. Une dimension essentielle de la construction de

soi est l'autocritique, par laquelle un individu reconnaît qu'il s'est trompé, ou qu'il a changé d'avis, tout en assumant son passé.

2) Le deuxième risque dont je dirai quelques mots est celui de *sous-estimer ou surestimer le rôle des autres dans la construction de soi*. C'est l'environnement parental, scolaire, amical et social qui fait prendre progressivement conscience à l'individu qu'il est un sujet ayant telles ou telles particularités. Sa mémoire n'est jamais exclusivement individuelle, elle est composée aussi de tout ce que les autres disent de lui (le récit familial, le récit professionnel, etc.). Il en résulte que l'ipséité est toujours dépendante d'autrui, souvent pour le meilleur, parfois pour le pire. Chacun sait que l'image que l'autre peut renvoyer de nous peut être exacte et exigeante (dans l'amitié, par exemple), mais qu'elle peut aussi être flatteuse ou dévalorisante. Dans les cas les plus graves, les sujets sont aliénés au regard d'autrui, qui les transforme en chose, ou leur donne une image d'eux-mêmes défigurée, ou bien encore une image contradictoire (cf. le célèbre *double lien* des psychiatres). Ce que je dis vaut au niveau du sujet individuel, mais aussi au niveau des sujets collectifs. Une nation peut être plus ou moins reconnue dans le concert des nations, même après son indépendance officielle. Il arrive que les guerres aient pour objectif la reconnaissance (guerre de libération nationale). Une institution comme l'ONU a pour objectif de garantir la reconnaissance des nations les unes par les autres.

3) Le troisième risque est celui de croire que l'individu a un *soi* au sens où celui-ci serait une essence immuable, déjà-là, qu'il suffirait de *découvrir* ou de rappeler lorsqu'on a le sentiment qu'il a été perdue de vue. Mais penser ainsi c'est oublier que les individus et les nations sont des agents libres, qu'ils font quelque chose de leur diversité en l'unifiant, à des degrés divers. Un individu a par exemple reçu une éducation religieuse, mais il a aussi, après s'être frotté à d'autres visions du monde, pris position par rapport à cette éducation reçue : soit pour l'assumer (c'est-à-dire en faire un choix libre, avoir une croyance plus explicite et plus personnelle), soit pour la rejeter, soit pour la modifier et la retravailler, c'est-à-dire créer sur la base du donné, etc. C'est pourquoi il me semble qu'il faut se méfier, lorsqu'on parle d'ipséité, du genre d'affirmations qui pullulent dans les mauvais magazines, du type : « prenez conscience de ce que vous êtes », « découvrez votre moi profond », etc. Le philosophe allemand Nietzsche a dit quelque chose qui peut sembler proche, mais qui est en fait très différent, et beaucoup plus fidèle à la réalité : « deviens ce que tu es ». Par cette expression, il ne veut pas dire « découvre ce que tu es », il veut dire que l'individu se construit progressivement comme un sujet par ses actions libres. Imaginez que votre pays soit envahi par une puissance hostile, disait Sartre. Vous pourriez alors vous demander si vous êtes courageux ou lâches, comment vous allez réagir.

Mais là n'est pas la question, dit Sartre. Vous n'êtes pas courageux ou lâches par une identité de nature, vous vous faites courageux ou lâches par les décisions que vous prenez sur la base de ce que vous êtes par hasard. Au lycée Montaigne, à Bordeaux, il y avait pendant la Deuxième Guerre mondiale un réseau de résistants lycéens, qui ont été exécutés en juillet 1944, à la ferme Richemont. La plupart d'entre eux étaient de bonne famille bourgeoise bordelaise. Ils auraient pu partir pour sauver leur peau, ou collaborer, comme tant d'autres l'ont fait. Mais ils se sont faits courageux.

Je n'insiste pas sur le fait qu'on peut dire la même chose au niveau de la nation. Le débat avorté sur l'identité de la France, il y a quelques années, avait malheureusement tendance à postuler une identité profonde à découvrir, déjà là, alors qu'une nation est aussi ce qu'une communauté fait d'elle-même par ses décisions. À l'époque, beaucoup avaient rappelé le magnifique texte de Renan (fin XIXe), qui noue très étroitement le passé (dont nous avons hérité parce que d'autres ont agi librement), le présent et le futur : « *Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie* » (une formule qui peut rappeler celle que Freud emploie à propos de Dora, « elle a été reconquise par la vie »).

4) J'invoquerai enfin un dernier risque. Dans la conscience qu'un humain ou un groupe a de lui-même, il y a deux éléments sont toujours diversement mixés. On prend conscience de soi toujours plus ou moins par différence avec les autres, on pense ce qui nous est propre comme différent de ce qui est le propre des autres. Mais il y a différentes manières de concevoir ce mixage. Au niveau de nation, par exemple, on peut accentuer *excessivement à la fois* la similitude et la différence : c'est le cas dans le nationalisme, qui insiste sur l'*homogénéité des citoyens* (tous doivent avoir la même religion, par exemple) et en même temps sur la *radicale différence* par rapport à l'étranger (voyez Poutine si vous voulez plus d'explications sur ce point). Dans une telle conception de l'identité, on oublie d'une part la *différence interne*, d'autre part la *similitude avec l'étranger*. On peut constater le même phénomène, ou un moins un risque similaire, dans ce qu'on nomme les *politiques de l'identité* : surestimer ce qui nous rapproche et surestimer ce qui nous distingue des autres groupes. C'est ainsi que la culture masculine machiste traditionnelle a oublié les différences internes entre les hommes (entre les humains masculins), les a conçus comme identiques, et accentué sa différence avec le monde féminin,

jusqu'à faire des femmes des êtres d'une nature essentiellement différente des hommes, en menaçant ainsi l'unité du genre humain. Mais cet excès de similitude et cet excès de différence peuvent guetter n'importe quelle politique de l'identité, y compris les plus légitimes, comme en témoignent certaines tendances du féminisme (ou plutôt des féminismes contemporains), lorsque la politique d'identité devient *guerre des sexes*.